

Mireille Duboeuf

Les petites filles
ne poussent pas dans le ventre
de leur père

roman

extrait

Françoise s'activait à la cuisine pour préparer à manger. Sur la table, à côté des épluchures de courgettes, un grand carton rempli de photos était ouvert. Sakina commença à les remuer. Certaines en noir et blanc, avec une bordure dentelée, d'autres en couleur. Des photos de leur enfance : le Noël où Bruno avait reçu en cadeau un camion à benne avec lequel il avait joué des journées entières en imitant le bruit du moteur. Un pique-nique sous les genêts. Une baignade en rivière où Sakina arborait son premier maillot de bain deux pièces bleu azur. Mohamed qui tenait Sakina sur un genou, Bruno sur l'autre. Puis Sakina bébé, Sakina un peu plus grande et Bruno bébé. Les vêtements démodés, les scènes qu'ils avaient oubliées. Leurs taquineries qui leur revinrent à la mémoire :

— Quand tu me traitais de boulotte !

— Quand tu faisais ton intello !

Et puis à force de brasser, ils trouvèrent les photos de Françoise enfant, de Jean-Luc, de Paulette et Maurice jeunes. Paulette sur le pas de la porte du restaurant, Françoise dans les bras. Maurice en uniforme, avant son départ à la guerre d'Algérie. Et dans une enveloppe jaunie, deux petites photos qui avaient été pliées et dépliées, qui avaient dû être sépia avant de devenir presque incolores. Sur l'une d'elles, une femme arabe, un foulard sur la tête noué à l'arrière sur la nuque, elle semblait assez jeune, mais on ne distinguait plus ses traits.

— La mère de Papa ? demanda Sakina.

Bruno prit la photo, la regarda longuement et la passa à Françoise, qui alla d'abord s'essuyer les mains.

— Votre autre grand-mère, dit-elle en souriant.

— Elle est morte jeune, alors, demanda Sakina.

— Une trentaine d'années, je crois, répondit Françoise. Elle est morte de la tuberculose.

— Et son père, il est mort de quoi ?

— Je crois qu'ils ne savent pas vraiment. Il travaillait en France et ne venait que l'été pour les voir en Algérie.

— Et qu'est-ce qu'il faisait en France ? demanda Bruno.

— Il était marchand de tapis, répondit Françoise.

— Marchand de tapis ! s'exclama Sakina.

— Oui, il vendait des tapis à Paris, il gagnait sa vie comme ça, précisa Françoise.

Sakina prit la deuxième photo : on y voyait plusieurs enfants qui posaient sagement les uns à côté des autres. Françoise les nomma chacun à leur tour :

— L'aîné Mustapha, la deuxième Faouzia puis Leïla et Mohamed. C'était avant la mort de leur mère. Sakina regarda longuement cette photo. Elle cherche dans ces traits, dans les postures, à travers les vêtements et la forme des corps, elle cherche de quoi être reliée à son passé. Des ressemblances, des familiarités, des connivences. Mais la photo parle de tellement loin ! Elle observe encore, dissèque, fouille ; y va à pleines mains puis à légers effleurements, mais pas grand-chose ne se donne.

Bruno tend la photo de la mère de Mohamed à Françoise :

— Tu connais son prénom ?

— Fatma, je crois, répondit Françoise.

Ils s'installent à table et se servent un peu de vin et de salade.

— Elle est morte quand Papa avait quel âge, tu as dit ?

— Je crois qu'il avait cinq ou sept ans... sept, je crois.

— Et son père était déjà mort ? continue Bruno.

— Non, son père est mort plus tard. Mais il n'est pas revenu en Algérie pour s'occuper de ses enfants, il est resté à Paris pour

vendre ses tapis et les enfants sont allés chez des tantes. Ils ont été séparés, je crois. Toute cette histoire, je l'ai connue par morceaux, bribe après bribe. C'était douloureux pour votre père. Mustapha et Faouzia sont venus en France, en internat catholique, où ils restaient en permanence, week-end et vacances inclus, si j'ai bien compris.